JEAN RICHEPIN 1849–1926

Les Nomades

Les Huns ! les Bohémiens ! les races vagabondes !
O clameurs ! tourbillons ! Les Bohémiens ! les Huns !
O mon sang, qui plus vif dans mes veines abondes,
Sens-tu leur vent rapide et plein d'âcres parfums ?

Le Nomade ! Oui, ce nom, tout mon sang le répète.
Ses globules, dans un tumulte plus ardent,
Ainsi qu'à des appels furieux de trompette
Redoublent à ce nom leur flot cavalcadant.
Le Nomade ! C'est lui dont les fauves passages
Ont laissé dans mon moi depuis ces jours anciens
Leur marque indélébile à travers tous les âges.
Mes rêves d'aujourd'hui, ce sont toujours les siens.

Oui, oui, je me souviens. J'écoute. Je savoure.
Chantez, chantez plus fort, chantez tous à la fois,
O globules ! Battez vos marches de bravoure !
Les voilà, mes aïeux, les voilà ! Je les vois.

Avant les Aryas laboureurs de la terre
Qui la firent germer sous leurs lourdes sueurs
Et qui mirent des Dieux dans le ciel solitaire,
Vivaient les Touraniens nomades et tueurs.

Ils allaient, pillant tout, le temps comme l'espace,
Sans regretter hier, sans penser à demain,
N'estimant rien de bon que le moment qui passe
Et dont on peut jouir quand on l'a dans la main.

Ils allaient, éternels coureurs toujours en fuite,
Insoucieux des morts, ne sachant pas les Dieux,
Et massacraient gaîment pour les manger ensuite
Leurs enfants mal venus et leurs parents trop vieux.

Libres et fiers, exempts de toute idolâtrie,
Ils méprisaient les lois, les sciences, les arts.
Ils n'avaient ni foyer, ni temple, ni patrie,
Et ne croyaient à rien si ce n'est aux hasards.

Oui, ce sont mes aïeux, à moi. Car j'ai beau vivre
En France, je ne suis ni Latin ni Gaulois.
J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

Oui, je suis leur bâtard ! Leur sang bout dans mes veines,
Leur sang, qui m'a donné cet esprit mécréant,
Cet amour du grand air et des courses lointaines,
L'horreur de l'Idéal et la soif du Néant.

Que de fois, dans les champs déserts, sur les rivages,
La nuit, ai-je entendu, frénétique et joyeux,
Des galops enragés, des musiques sauvages,
Qui versaient dans mon cœur le cœur de mes aïeux !

Et je les redirai, ces chansons de voyages
Pleines d'orgueil farouche et d'appétit brutal,
Parlant de liberté, de meurtres, de pillages,
Sur des rythmes criards aux rimes de métal.

Tant mieux si ces chansons, âpres, aigres, pareilles
A des hennissements parmi des bruits d'essieu,
Font grincer la mâchoire et saigner les oreilles
Aux fils des Aryas, ces inventeurs de Dieu !